

## **La fermeture de la dernière mine française de charbon ou l'adieu à la classe ouvrière**

***Bernard Girard, bonjour. Vous souhaitez nous parler ce matin de la fermeture de la dernière mine de charbon française...***

Je voudrais vous parler de la fermeture de la dernière mine de charbon française, au siège de La Houve, à Creutzwald en Lorraine, une petite ville dont vous n'aviez sans doute jamais entendu parler où l'on employait encore 380 personnes à l'extraction du charbon, dont 220 ouvriers au fond.

***Que vont devenir ces mineurs?***

Comme tous leurs collègues, ils vont travailler à la remise en état des sites. Ils sont actuellement un peu plus de 4000 en France. Mais si je vous souhaite vous parler ce matin de cette fermeture de notre dernière mine de charbon, c'est qu'elle symbolise un peu la fin d'une certaine conception du prolétariat et de la classe ouvrière, conception qu'à longtemps portée le parti communiste, souvenez-vous de ces affiches montrant des mineurs à l'avant-garde du prolétariat ou des ces photographies de Maurice Thorez avec un casque de mineur sur la tête. Mais au delà de toutes ces images d'Epinal, c'est tout un environnement social et économique, ce sont des comportements, des manières d'être et de vivre qui s'éloignent irrémédiablement.

***Vous faites allusion à la place des mineurs dans l'imagerie socialiste, communiste, dans les discours politiques...***

La mine est probablement le milieu de travail qu'on nous a le plus souvent montré dans des films, des livres, des reportages de télévision, des musées. A Munich, on a reconstitué dans un musée une mine que l'on peut visiter. Ces images sont d'autant plus paradoxales que l'on ne peut, naturellement, rien voir du travail des mineurs, cela passe à plusieurs centaines de mètres sous terre dans le noir, dans l'obscurité qu'aucune lumière ne peut éclairer... Le succès de la mine dans notre imaginaire social tient sans doute à cette dimension démiurgique, mais aussi à ce qu'on voit moins le travail que son résultat, ses effets sur l'homme, la fatigue, la saleté, la souffrance, les maladies, la silicose, les blessures, la mort. Pensez à ces images que nous avons tous vues de mineurs remontant du fond après un accident, portant sur une vague civière un camarade mort.

***Il faut dire que les catastrophes sont fréquentes...***

Fréquentes, spectaculaires et toujours pleines de suspens. On ne sait pas combien de personnes sont au fond, combien sont encore en vie. Et il faut du temps, beaucoup de temps pour aller les chercher. Et il ne s'agit pas seulement, comme lors d'un incendie d'envoyer des pompiers, de casser ce qui encombre le chemin pour aller plus vite aux victimes. Il faut construire, consolider, ouvrir des voies, prendre des décisions techniques complexes qui demandent l'intervention de spécialistes. Pour préparer cette chronique, j'ai interrogé internet et je suis tombé sur le rapport qu'un ingénieur des mines a écrit à la suite de la catastrophe de Champagnolles qui a tué, en 1964, 9 personnes, dans une carrière souterraine<sup>1</sup>. Le sauvetage a duré 12 jours. 12 jours pendant lesquels des ingénieurs de très haut niveau, des géologues enseignant à l'école des mines ont collaboré pour sauver ceux qui pouvaient l'être. Et tout ceci dans une atmosphère de tension telle que le préfet a craqué et qu'il a fallu hospitaliser le

---

<sup>1</sup> Yves Martin, Catastrophe de Champagnole (27 juillet 1964), in site du Conseil Général des Mines : <http://www.cgm.org/rapports/publi.html>

chef du service des mines local. Ce suspens, ce coté tout à fait extraordinaire des catastrophes, leur répétition a certainement contribué à donner cette image au monde de la mine. La lecture de ce rapport technique est d'ailleurs très émouvante : on y voit en permanence emmêlées les dimensions techniques et humaines. A un moment, par exemple, les ingénieurs en surface prennent la décision d'envoyer de la nourriture pour 4 jours aux mineurs enfermés qui ne comprennent pas pourquoi tant ils sont convaincus d'être rapidement sauvés. Les ingénieurs en surface savent que les équipements envoyés pour les sauver ne progressent que très lentement, à la vitesse dérisoire de 1,5 m à l'heure.

### ***Et combien de personnes ont été sauvées dans ce cas ?***

Tous ceux qui n'avaient pas été écrasés lors de la chute de la galerie, soit 8 personnes. Mais tout cela illustre une autre dimension de cet univers : la solidarité, et, d'abord, la solidarité ouvrière. Dans l'article qu'il consacrait à la fermeture de la mine de La Houve, vendredi dernier, Le Monde cite un mineur devenu avocat, Antoine Fittante, qui dit : « La mine, c'est une école. On y apprend l'humilité et le respect de l'autre. Quand l'intégrité d'un homme dépend directement du sérieux de son collègue, forcément, cela crée des liens. Au fond, il n'y a ni couleur, ni religion, ni querelles politiques. Il n'y a que des hommes qui veulent faire leur métier honorablement et remonter vivant. »

### ***C'est une solidarité un peu particulière qu'on ne trouve pas dans tous les métiers...***

C'est vrai. On ne peut, d'ailleurs, pas dissocier cette solidarité d'une histoire faite de combats durs, de conflits, de répressions brutales, l'armée a tiré à plusieurs reprises sur des mineurs en grève, mais aussi d'actions syndicales ne reculant pas devant la violence. Dans le même article du Monde, un mineur raconte les combats des années 80 où il allait se battre pour protéger son emploi armé d'un manche de pioche. L'expression « guerre sociale » avait pour les mineurs et leurs leaders un sens qu'elle a perdu. Aujourd'hui, lorsque des ouvriers sont désespérés, ils font une grève de la faim ou menacent de jeter, comme il y a deux ou trois ans, des produits toxiques dans une rivière. Les formes de violence sociale ont changé de nature. On s'affiche aujourd'hui comme victime, les mineurs partaient pour en découdre. C'était un autre monde. Un monde viril...

### ***Qui ne laissait guère de place aux femmes...***

Les femmes n'étaient pas absentes, mais elles ne descendaient jamais au fond. Elles restaient à la surface, aux portes de la mine, à attendre un époux, un frère, un père prisonnier du fond, pris dans un coup de grisou. Ce monde ouvrier était un monde machiste dont on retrouve d'ailleurs trace dans les comportements syndicaux. Je ne sais pas si vous vous souvenez, mais nous faisons remarquer il y a quelques semaines qu'il n'y a jamais eu de grève pour obtenir la parité salariale entre hommes et femmes. C'est peut-être de que le syndicalisme ne s'est pas complètement défait de cette culture qui envoie l'homme au travail et retient la femme à la surface, c'est-à-dire souvent à domicile.

C'était aussi un monde d'étrangers. Les patrons des mines ont sans doute été les premiers à faire venir des immigrés.

### ***Et en grand nombre...***

Oui, il suffit de feuilleter l'annuaire téléphonique d'une ville minière pour voir la trace de ces immigration successives : polonais, italiens, marocains... Examiner ce qui s'est passé dans cet univers éclairé, je trouve, assez bien la question de l'immigration. On a fait venir d'un peu partout des ouvriers pour tenir des emplois que les autochtones refusaient. Il s'agissait, pour l'essentiel, d'emplois sans qualification. Et le fait même d'avoir fait venir ces étrangers a eu des effets positifs pour la collectivité nationale :

- cela a permis d'exploiter des mines qui auraient autrement dû être abandonnées faute de travailleurs,
- et cela a permis de les exploiter à des prix relativement faibles. On a beaucoup dit ces vingt dernières années que le charbon français n'était pas compétitif. Mais s'il n'y avait pas eu la main d'œuvre étrangère il aurait sans doute cessé de l'être beaucoup plus tôt. Et les mines auraient fermé plus vite, mettant au chômage des tas de gens et, notamment, des autochtones qui ont pu achever dans de bonnes conditions leur carrière.

C'est un modèle d'impact de l'immigration sur l'économie que l'on doit pouvoir appliquer ailleurs...

***Vous voulez dire que ce qui était vrai hier dans les mines pourrait l'être dans d'autres secteurs?***

Oui, je crois. On pourrait probablement dire la même chose des travaux publics ou du bâtiment qui emploient beaucoup de main d'œuvre étrangère. Et, aujourd'hui, beaucoup de travailleurs clandestins, de sans papiers. Que se passerait-il si l'on réussissait d'un coup de baguette magique à supprimer tous ces étrangers ? il est probable que l'on verrait disparaître des tas d'entreprises incapables de répondre à la demande faute d'ouvriers. Et avec elles disparaîtraient, naturellement, beaucoup d'emplois de Français. A l'inverse de ce que l'on entend dire si souvent, l'immigration ne détruit pas des emplois des autochtones, mais elle protège ceux qui existent.

***La Houve dont nous parlons était une mine ancienne ?***

Très ancienne. Elle a presque 150 ans, puisque c'est en 1855 que les premiers forages ont montré la présence de charbon dans la forêt de La Houve. Et cette ancienneté même est un signe du changement. Plusieurs générations y ont travaillé. Sans doute trouve-t-on à Creutzvald des familles qui y ont travaillé pendant plusieurs générations, des pères des fils, des petits fils. Or, tout cela a cessé d'être vrai. En ce sens, c'est un bout de l'ancien monde qui s'éteint, celui où l'on pouvait construire sa vie en prenant modèle sur celle de son père ou de son grand-père.

Ce que l'on peut lire à l'occasion de cette fermeture révèle un autre phénomène propre à notre société : l'incertitude radicale dans laquelle nous vivons, dans laquelle vivent notamment les ouvriers. Deux informations publiées à l'occasion de cette fermeture me paraissent significatives :

- la première touche au matériel utilisé. Toujours dans l'article du Monde consacré à cette fermeture, on fait état de la mélancolie de l'un des derniers mineurs à avoir piloté une machine, une haveuse capable d'arracher en une passe quelque 1000 tonnes de charbon à 900 mètres sous terre que les Charbonnages de France ont décidé d'abandonner dans la mine. « Rendez-vous compte, dit-il, une pièce de 2 millions d'euros livrée à la rouille comme de la vulgaire quincaillerie. » Il y a dans cette remarque quelque chose comme la stupeur des ouvriers de Renault à Wilvorde qui ne comprenaient que l'on ferme une usine dans laquelle on venait d'investir, qui avaient pris ces investissements comme le signe que justement leur usine ne fermerait pas ;
- la seconde information vient des Charbonnages de France. Dans le dossier de presse publié à l'occasion de cette fermeture, on apprend que la production de charbon en France a augmenté de 11% en 2003 alors même que l'on a fermé en septembre dernier l'une des deux dernières mines restant en activité, celle de Merlebach. J'ajouterai, pour ajouter au paradoxe, que jamais la productivité des mineurs n'a été meilleure que ces dernières années. En 1950, le rendement d'un mineur, sa production était de l'ordre de 1200kg/heure de travail. Dans les années 80, cette production est montée à

3300 kg/heure et à un peu plus de 6000 kg dans les années 90. Elle a été multipliée par 5 en 40 ans. Mais cela n'a pas suffi.

***C'est à n'y rien comprendre !***

Exactement. Plus ils étaient efficaces et plus ils se rapprochaient de la fin. Tout simplement parce que l'écart avec les mines les plus productives d'Australie, d'Afrique du Sud ou de Colombie, qui sont des mines à ciel ouvert, ne cessait de se creuser. On peut naturellement expliquer tout cela de manière très rationnelle, la productivité a augmenté parce qu'on a fermé les mines les moins productives, mais cela veut aussi dire que les informations dont disposent les acteurs, les investissements réalisés, les gains de productivité... ne les éclairent pas sur leur avenir, ne leur permettent pas d'anticiper les catastrophes à venir. Ce n'est pas la première fois que nous observons ce phénomène. Souvenez-vous, nous l'avions déjà signalé dans une chronique consacrée il y a quelques mois, l'année dernière peut-être, à la fermeture des magasins français de Mark & Spencers. Ces magasins faisaient des bénéfices, se portaient bien, et cependant on les a fermés. On nous dit beaucoup que l'on vit dans une société d'information, mais on a là une belle illustration de ses limites. Il ne suffit pas d'avoir des informations pour être bien informé.

***Il y a tout de même une différence majeure : les mineurs de La Houve savaient depuis longtemps que leur mine était condamnée. L'arrêt de la production française de charbon et donc sa fin était depuis longtemps programmées.***

C'est exact. On en parlait déjà dans les années 60 et c'est en 1966 que les Charbonnages de France ont créé la première structure dédiée à la réindustrialisation des zones minières. Les pouvoirs publics ont d'ailleurs fait de gros efforts et ces régions ont résisté. La Lorraine a aujourd'hui un taux de chômage inférieur à la moyenne nationale ce qui, et je terminerai là-dessus, montre bien qu'il n'y a pas toujours de fatalité.